

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Le journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,
 — 10 fr. pour six mois,
 — 6 fr. pour trois mois.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
 A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 29 décembre.

Moniteur du 28 décembre.

PARTIE NON OFFICIELLE.

Dépêche du baron Gros à S. Exc. le ministre des affaires étrangères.

« Pékin, 26 octobre 1860.

» Monsieur le ministre,

» Je m'empresse de vous faire parvenir une copie de la convention que j'ai signée hier avec le prince Kong, frère de l'empereur, et je vous envoie aussi une copie du procès verbal des ratifications du traité de Tien-Tsin, échange qui a eu lieu dans la même séance.

» Notre succès est complet et dépasse toutes mes espérances.

» Le 25, jour fixé pour la signature de la convention, je suis sorti de la ville à huit heures du matin, et j'y suis rentré officiellement avec 2,000 hommes de toutes armes formant cortège. Le drapeau du 101^e, celui du 102^e et celui de l'infanterie de marine précédaient mon palanquin, porté par huit coolies en livrée et avec des franges tricolores sur leurs bonnets.

» Le traité de Tien-Tsin et les sceaux de l'ambassade étaient portés devant moi par quatre sous-officiers des différents corps ; une section d'artillerie à cheval suivait mon palanquin et était suivie elle-même par plusieurs bataillons d'infanterie. Dans l'intérieur de la ville, une haie de fantassins garnissait une partie du parcours.

» A l'entrée de la ville, quinze mandarins en grande tenue et à cheval sont venus me recevoir, me complimenter et me conduire auprès du prince qui m'attendait au Li-Pou, ou tribunal des rites. Nous avons mis près de deux heures pour arriver au Li-Pou, et nous avons traversé les flots d'un peuple plus curieux que malveillant.

» Quand mon palanquin est entré dans la cour qui précède la salle disposée pour la signature de la convention et que j'ai vu ce jeune prince se lever avec toute sa suite et venir au-devant

de moi, j'ai fait arrêter les porteurs et je suis allé à pied rejoindre le prince avant qu'il eût franchi le seuil de la salle. Il m'a tendu la main, que j'ai prise en m'inclinant, et je lui ai dit que je le remerciais d'avoir bien voulu envoyer des mandarins pour me recevoir aux portes de la ville. J'ai ajouté que je me trouvais heureux de venir signer avec lui une paix qui, je l'espérais bien, ne serait jamais troublée à l'avenir, et j'ai dit ensuite que je n'exprimais que les sentiments de S. M. l'Empereur des Français en formant les vœux les plus sincères pour qu'il en fût ainsi. Le prince m'a donné la main une seconde fois et m'a indiqué le fauteuil préparé pour moi à sa gauche, place d'honneur en Chine ; le général de Montauban a été placé à ma gauche, et les officiers de son état-major et de l'armée ont occupé le côté gauche de la salle. M. de Bastard, M. de Vernouillet, secrétaires, et les deux interprètes de la mission, étaient entre le prince et moi. Une foule de mandarins à globules de toutes couleurs remplissait le côté droit de la salle ; tous, et le prince comme les autres, étaient en robe de cérémonie, avec leurs doubles chapelets d'ambre autour du cou. Le prince seul ne portait aucun globe sur son bonnet d'hiver.

» Chacun ayant pris sa place, j'ai prié Son Altesse Impériale de vouloir bien signer le premier les quatre textes chinois de la convention de Pékin, et j'ai signé le premier les quatre textes français. Quand les signatures ont été données et les sceaux appliqués sur les huit exemplaires, j'ai dit au prince que, la paix étant heureusement rétablie entre les deux empires, une salve de 21 coups de canon allait être tirée par l'armée française, et je lui ai annoncé que j'allais demander immédiatement au commandant en chef de l'armée française de faire cesser toute hostilité qui n'aurait pas un caractère purement défensif, ce que j'ai dit tout de suite à M. le général de Montauban.

» Cette partie du programme remplie, on a procédé à l'échange des ratifications du traité de Tien-Tsin ; mais avant cela le prince Kong m'a fait remarquer qu'il était venu, plein de confiance et sans un seul soldat tartare ou chi-

nois, se placer au milieu d'une armée française tout entière. Je lui ai répondu que cette confiance me prouvait que Son Altesse impériale connaissait la loyauté du Souverain que j'avais l'honneur de représenter et dont j'avais à exécuter les ordres.

» Veuillez agréer, etc.

» Baron Gros. »

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

A l'occasion du renouvellement de l'année, MM. le maire et les adjoints de cette ville recevront, dans le salon de la Mairie, le 31 décembre à 6 heures du soir.

(Communiqué.)

On annonce, pour le mois de janvier, l'émission d'un million et demi de francs en monnaie de bronze. L'Hôtel de Paris continue de frapper une grande quantité de pièces d'argent de deux, d'un franc et de cinquante centimes.

Au moment du renouvellement de l'année, il arrive fréquemment que de modestes sommes d'argent monnayé sont insérées dans les lettres mises à la poste : ces envois peuvent compromettre un grand nombre de personnes qui ignorent que la loi punit de peines correctionnelles les faits de cette nature, et c'est rendre service au public que de le prémunir contre les conséquences qu'il peut encourir.

Entre Nantes et Paris, les fils télégraphiques sont emportés sur une longueur de 10 kilom. La réparation de l'accident exigera douze ou quinze jours.

Les communications télégraphiques entre la capitale et Nantes ne se font plus que par voies détournées.

Dans l'année 1861, qui dans trois jours prendra la place de l'aquatique année 1860, il y aura cinq éclipses : la première, le 11 janvier, annu-

laire de soleil, invisible à Paris ; la deuxième, les 7 et 8 juillet, aussi annulaire de soleil, invisible à Paris ; la troisième, le 12 novembre, Mercure passera sur le soleil, et sera en partie visible à Paris ; la quatrième, le 13 décembre ; la cinquième enfin, le 31 décembre, pour finir l'année, il y aura éclipse totale de soleil, en partie visible à Paris. Elle commencera à 11 h. 25 m., milieu 2 h. 2 m., et finira à 4 h. 8 m.

M. Spiquel, fabricant de produits chimiques, communique à la Science pour tous un procédé bien simple appelé à rendre de grands services dans les administrations, maisons de commerce, etc., pour le nettoyage de leurs timbres humides, qui souvent cause de grands embarras.

Il suffit de les plonger dans la benzine et de les agiter, et le nettoyage est fait en un clin d'œil ; on a soin d'essuyer après.

Ce procédé ne les détériore nullement ; les caractères les plus délicats sont de suite rendus parfaitement clairs et distincts.

On vient de découvrir, dit l'Indépendance, un nouveau genre de falsifications. L'amidon qui est employé non-seulement pour le linge, mais qui sert aussi à des préparations pharmaceutiques, etc., même aux confiseurs pour la préparation de certains bonbons, se trouve être mélangé avec de la terre de pipe ou autres matières analogues. C'est ce que vient d'indiquer le résultat d'une analyse chimique faite à la suite de la saisie d'une partie d'amidon dans les environs de Bruxelles.

Tribunaux.

Notre juridiction civile a été appelée, dans son audience de vendredi dernier, à se prononcer sur la question suivante : Est-il vrai qu'aux commissaires-priseurs seuls appartient le droit de procéder aux ventes publiques, aux enchères d'objets mobiliers ?

Dans l'espèce, il s'agissait de la vente d'un navire à laquelle avait procédé un courtier maritime commis par justice.

Le tribunal s'est prononcé pour la négative.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 29 DÉCEMBRE 1860.

— N° 14. —

FAUTE DE CONFIANCE

PAR G. RAIMUND.

VIII

Mais quand elle se représentait cette entrevue, elle sentait sa force se paralyser et sa fierté même s'évanouir en présence du baron ; et il ne fallait pas cependant qu'il s'aperçût des tortures mortelles de ce cœur qu'il avait brisé et foulé aux pieds, et qui pourtant lui conservait encore tant d'amour.

— Si je parlais avant le retour d'Alexandre ! cela vaudrait mieux que de pleurer devant lui, ou d'affecter un calme dont je suis loin de jouir.

Cette pensée se présenta à son esprit avec la soudaineté de l'éclair, et, résolue à la mettre au plus vite à exécution, elle instruisit sa femme de chambre de son projet de partir dès le lendemain. Il lui fallait un domestique, elle pensa à Martin, qui l'avait vue naître et qui lui était tout dévoué, bien sûr qu'il serait tout prêt à

* Reproduction interdite.

s'expatrier avec elle.

— On me prescrit, lui dit-elle, un climat plus doux pour le rétablissement de ma santé. Il se montra fier de la préférence qu'elle lui accordait.

Après avoir chargé Sybille de faire les malles pour le lendemain matin, elle consacra la soirée à écrire à son mari, puis elle pensa à la dernière nuit qu'elle allait passer sous ce toit si cher. Quel doux et paisible sommeil elle y avait goûté aux jours de son enfance, et quelle félicité à l'époque où elle était heureuse dans son amour ! Les images de son bonheur défilèrent devant elle, riantes et légères ; leur éclat s'affaiblit par degrés, et enfin elles s'évanouirent. Paula tressaillit : elle était seule, toute seule au monde ! Elle sentit tout à coup un irrésistible désir d'aller prendre congé de la chambre qu'elle occupait avant son mariage, et où elle avait rêvé, aimé, espéré.

Lorsqu'elle y entra, la lune, y versant à flots sa lumière, lui rappela vivement une autre soirée où, fiancée, au comble du bonheur, elle s'était assise près de la haute fenêtre pour jouir du délicieux coup d'œil de la vallée. Elle leva vers le ciel ses yeux voilés de larmes, le cœur en proie à des impressions bien différentes, hélas, de celles d'autrefois.

Elle visita ensuite l'appartement de Marie, et elle se rappela le moment suprême où la comtesse lui avait dit : « Que Dieu te préserve de perdre la confiance de ton mari, alors rien ne te manquera. » Et Paula se mit à pleurer un bonheur inconnu, car elle n'avait jamais possédé la confiance d'Alexandre.

Enfin ce fut le tour de la chambre de son père, dont les lourds rideaux baissés interceptaient les rayons de la lune. Elle se traîna vers

le lit sur lequel elle l'avait vu pour la dernière fois, et près duquel son bonheur à elle avait été anéanti pour toujours par les terribles paroles d'Alexandre, qui l'avaient foudroyée. Elle s'agenouilla et cacha dans les couvertures sa tête abattue.

— Oh ! que ne suis-je auprès de toi ! s'écria-t-elle en pleurant ; je ne t'ai jamais affligé, je t'ai aimé et vénéré, j'ai donné ma vie, ma vie alors si belle et si heureuse, pour conserver la tienne. Oh ! prie pour ton enfant, prie Dieu d'avoir pitié de nous, de faire luire dans ces ténèbres un rayon de lumière ; qu'Alexandre croie en sa femme, qu'il me rende son amour et m'arrache à cet abîme d'infortune !

Fortifiée par cette prière, elle se releva plus calme et plus courageuse, capable de supporter l'épreuve qu'il lui restait à subir. Elle passa dans la chambre d'Alexandre avec précaution, sans bruit, comme si elle craignait de le rencontrer. Elle sentit son cœur faiblir en promenant ses regards dans cette pièce où il vivait solitaire et malheureux comme elle, plus malheureux encore peut-être. Elle déposa sa lettre sur le bureau et voulut se retirer ; mais son pied hésita. Oh ! partir, partir, est-ce donc si difficile ? Elle fit une nouvelle revue des objets, avec accompagnement de signes d'adieu à droite et à gauche, comme s'il y avait là des cœurs pour la comprendre ; puis, rassemblant ses forces, elle s'enfuit à la hâte.

En rentrant dans sa chambre, elle trouva les bougies consumées et la bonne endormie de lassitude près du berceau du petit Gustave. Vaincue par tant d'impressions douloureuses, elle s'approcha de la fenêtre.

— Seule, balbutia-t-elle, seule au monde, et le monde est si grand, et la vie est si longue !

Tout à coup l'enfant se remua, et ce léger bruit fut un coup de baguette magique qui fit jaillir, dans le cœur désolé de Paula, la source vive de l'amour maternel. Elle se précipita sur son fils et le couvrit de baisers si impétueux qu'il s'éveilla en sursaut. — Maman ! balbutia-t-il ; mais il ne pleura point. Il posa son petit visage tout chaud contre la joue pâle de sa mère et se rendormit paisiblement.

— Mon enfant, s'écria-t-elle avec des sanglots, mon cher petit Gustave ! O Dieu, je te remercie de m'avoir rappelé à temps que je ne suis pas seule tant qu'il me reste ! Veille sur nous, Seigneur, sois notre protecteur et notre appui, et je supporterai humblement les épreuves que tu m'envoies.

Elle se releva plus forte et prit un peu de repos auprès de son enfant.

Bientôt arriva l'heure du départ. La matinée était belle et le soleil radieux ; les domestiques rassemblés attendaient, le cœur serré, le moment où leur maîtresse monterait en voiture. Ils sentaient bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; les ravages de la douleur sur la figure autrefois si fraîche de la baronne ne leur échappaient pas, et ils se doutaient qu'Alexandre était l'auteur de ce profond chagrin. Sans savoir de quelle faute il accusait Paula, ils étaient convaincus de son erreur ; ils le blâmaient et le condamnaient sans connaître ses torts, et ils donnaient des larmes de compassion à cette belle et infortunée femme qui avait toujours été bonne pour tout le monde, et qui se voyait exilée du manoir paternel.

— Le feu comte, dit le cocher en hochant la tête, s'agitait dans son tombeau, s'il savait que voilà déjà sa fille chérie chassée par monsieur le baron.